

DEBIEN, G., *Un colon sur sa plantation*. Publications de la section d'histoire, no 1. Université de Dakar, Faculté des Lettres et sciences humaines, Dakar, 1959. bro. in-8. 185 p.

Lionel Groulx, ptre

Volume 13, numéro 4, mars 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302017ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302017ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Groulx, L. (1960). Compte rendu de [DEBIEN, G., *Un colon sur sa plantation*. Publications de la section d'histoire, no 1. Université de Dakar, Faculté des Lettres et sciences humaines, Dakar, 1959. bro. in-8. 185 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 13(4), 588–589. <https://doi.org/10.7202/302017ar>

DEBIEN, G., *Un colon sur sa plantation*. Publications de la section d'histoire, no 1. Université de Dakar, Faculté des Lettres et sciences humaines, Dakar, 1959. bro. in-8. 185 pages.

M. Debien, professeur à l'Université de Dakar, nous raconte l'histoire d'une Plantation doublement compromise et par un intendant véreux et par un parent dissipateur, pour être, après coup, reprise et restaurée par le propriétaire. Ce propriétaire, Gaspard-Alexis de La Barre, appartenait à la famille poitevine des La Barre, dont l'un fut gouverneur du Canada. La Barre s'embarquait pour sa Plantation de Saint-Domingue, en mai 1786. Il partait seul, ne pouvant emmener ses quatre enfants et sa femme, celle-ci une dominicaine, suspectée d'avoir du « sang-mêlé », ce qui selon le préjugé du temps, faisait de son mari, un noble déchu et lui fermait les portes de la colonie, à moins d'y aller seul. Homme d'ordre, quoiqu'après une jeunesse dissipée, tête bien faite, Gaspard-Alexis de La Barre entreprend courageusement la restauration de sa propriété des Iles. Et il y réussit. Lui-même nous raconte la petite histoire de ce redressement en quelque 62 lettres dont 58 adressées à sa femme. La brochure de M. Debien contient un Avant-propos de 9 pages ; elle est surtout faite de la correspondance du planteur. Rien de mieux que cette brochure et ces lettres, on l'imagine, pour nous mettre au courant de ces grandes exploitations sucrières des Iles et faire connaissance avec les multiples travaux et industries qu'elles exigent. La Barre a le véritable talent d'un intendant. Au jour le jour, il nous décrit ses labeurs, ses économies, ses succès, ses adversités, dans la langue claire et souple de son temps. Il s'y montre le bon mari et le bon père de famille qui garde la nostalgie de son foyer de Poitiers, au « plan de l'Etoile ». Il y apparaît tout autant excellent observateur des choses coloniales, à cette époque ora-

geuse de la Révolution française : difficultés financières entre planteurs endettés et négociants et créanciers ; difficile gouvernement d'une centaine d'esclaves, prétentions déjà fermes et menaçantes des « gens de couleur », et pis que tout, mésentente chaque jour plus profonde entre la colonie et sa métropole. Autant de mouvements d'opinion qui n'ont pas échappé à l'œil attentif de ce planteur. Ce qui permet de présumer quel souffle d'indépendance eût pu passer, à la même époque, sur la colonie française du Saint-Laurent, eût-elle échappé au « bienfait providentiel » de la conquête anglaise.

L'histoire de quelques Antilles, des Iles comme on disait sous l'ancien régime, n'est pas une partie négligeable de l'histoire de l'Amérique française. On se rappelle les relations commerciales de jadis entre ces îles, l'Acadie et le Canada. Un bon nombre des fils des grandes familles canadiennes possédèrent des plantations aux Antilles françaises ou y vécurent, même après 1760, une carrière militaire ou administrative. Des missionnaires du Canada français y exercent de nos jours leur apostolat. Les Iles feront parler d'elles de plus en plus, à mesure qu'à l'exemple de toutes les colonies, elles prennent conscience d'elles-mêmes et aspirent à plus d'autonomie et même à l'indépendance. La beauté de leur climat, de leurs paysages, les richesses de leurs sols n'ont pas fini d'exciter toute sorte de convoitises. Il y a donc là une histoire qu'il faut connaître. Notre *Revue* ne saurait ignorer, sur ce point, tout ce qu'elle doit à son diligent collaborateur Gabriel Debien. Dans une lettre récente du 28 janvier 1960, il nous annonçait son départ prochain pour les Antilles, en vue de recherches à Fort-de-France, Porto-Rico, Haïti. Souhaitons-lui une abondante moisson.

LIONEL GROULX, ptre